

Isabelle Specht

Jardins de la Martinique

Un esprit de liberté

HC
éditions

FONDATION
CLÉMENT

En couverture :
La palmeraie de l'habitation Clément.
Photographie Henri Salomon.

© 2017, Éditions Hervé Chopin, Paris.
ISBN 9782357203389
Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Isabelle Specht

Jardins de la Martinique

Un esprit de liberté



Pour Augustin, Guillaume, Jacques et Martin,
mes petits jardiniers en herbe.

« À la Martinique, l'extravagant fouillis de la végétation rend dérisoire
toute tentative de la dompter en sages jardins. »

Raphaël Confiant,
Le Barbare enchanté, 2003.

« ... quelle jolie image : un jardin barbare, indompté,
un lieu où l'homme peut cohabiter avec une nature en liberté,
renouer avec ses origines, retrouver le chemin du retour ... »

Jorn de Précy,
Le Jardin perdu, 2011.



9 Par goût des Antilles

10 Le paradis, ou presque

- 12 Le mythe de l'île aux fleurs
- 15 Surréaliste
- 20 La part des hommes
- 25 Le serpent et le colibri
- 28 Une épée de Damoclès

30 La naissance d'un style

- 36 Partage ou exploitation ?
- 39 Un système astucieux
- 43 De l'ombre, de l'eau, du plaisir
- 46 Jardin de délices
- 49 Parcelles de liberté
- 52 L'esprit créole
- 56 Une heureuse diversité
- 59 Un microcosme
- 63 De toutes les couleurs
- 69 Invasion végétale

72 Sur les traces d'un patrimoine disparu

- 78 Saint-Pierre, la perle des Antilles
- 90 Le Jardin des plantes de Saint-Pierre, la nature sublimée
- 108 Fort-de-France, la campagnarde
- 126 Le Morne-Rouge, le jardin de la Martinique



132	Un souffle créateur
136	Jardin de Balata
152	Habitation Anse-Latouche
164	Habitation Clément
178	Habitation Beauséjour
190	Habitation Saint-Étienne
198	Habitation Céron
208	Un domaine agricole métamorphosé
216	La Savane des Esclaves
224	Jardin de Bel-Air
232	Le jardin créole réinventé
238	Jardin de Bonneville
246	Las Palmas
254	Une palmeraie conquérante
262	Le paradis secret d'un forestier
270	Une joyeuse thébaïde
278	Un jardin enchanté à Didier
284	Les magiciens de la nationale 8
290	Des jardins à visiter
299	Bibliographie
303	Notes



Figiers maudits dans le parc de l'habitation
Saint-Étienne au Gros-Morne.

Par goût des Antilles

Un ouvrage sur les jardins de la Martinique, après en avoir déjà consacré un à la Guadeloupe ? Les jardins de ces deux îles sœurs ne sont-ils pas en tous points comparables ? Le choix de la Guadeloupe était justifié. J'y avais séjourné trois ans. C'était la première fois que je vivais sur une île, tropicale de surcroît. Mais la Martinique, pourquoi ?

La Martinique, tout simplement parce qu'elle fait partie de ces Petites Antilles avec lesquelles j'ai noué une relation privilégiée. La découverte de la nature fantastique de cet archipel, la rencontre avec ses habitants si spontanés ont été une source d'émotions renouvelées. Les sentiments éprouvés dans ce nouvel environnement n'avaient aucune explication rationnelle. Mes préjugés métropolitains étaient jetés aux oubliettes. C'est cela sans doute qui m'a fait profiter pleinement de mes nombreuses visites de jardins. Et permis de comprendre qu'aux jardins ordonnés et conventionnels je préférerais de loin les jardins libres et excentriques qui expriment pleinement la sensibilité de leurs créateurs. Or l'exubérance de la végétation antillaise, loin de prédisposer à la sagesse, favorise justement le caractère sauvage et vivant des jardins.

L'intérêt de la Martinique est, de plus, largement lié à son histoire. Bien que présentant des analogies avec celle de la Guadeloupe, elle reste singulière. La succession d'événements heureux ou dramatiques dont l'île a été le théâtre a évidemment influencé le traitement de ses jardins. Nous avons tous à l'esprit l'épouvantable disparition de la ville de Saint-Pierre en 1902, causée par une soudaine éruption de la montagne Pelée. Cette tragédie a eu des conséquences sur le développement de l'île. Elle a aussi entraîné de profonds changements dans le domaine des jardins. Elle a surtout fait disparaître l'un des plus beaux parcs botaniques du monde tropical. Une œuvre unique, de renommée mondiale, d'autant plus fascinante qu'elle n'existe plus.

De retour en métropole, après mon séjour à la Guadeloupe, suivi d'un autre sur l'île de La Réunion, dans l'océan Indien, j'ai ressenti le besoin irrésistible de prolonger une aventure ultramarine que je jugeais trop brève. Et c'est ainsi que je me suis donc tournée vers la Martinique, cette île dont j'étais certaine qu'elle me réserverait de belles surprises. J'aurais aimé pouvoir y vivre, au moins un temps. À défaut, j'y ai fait plusieurs séjours. Et j'ai surtout profité, à distance, de l'abondance de textes relatifs à ses jardins. Récits d'aventuriers, comptes-rendus de voyages, études historiques, rapports scientifiques, œuvres de fiction, articles spécialisés m'ont offert une inépuisable source d'informations et d'inspiration. Parce qu'elle accorde une large place à ces documents, la promenade à laquelle je vous convie prend souvent un caractère littéraire. Mais n'est-ce pas aussi le rôle d'un guide, que de rapprocher les écrits lyriques ou critiques de la réalité du terrain ?





Le paradis ou presque

Le cul-de-sac de Petite-Grenade et
la montagne du Vauclin dans le sud-est de l'île.

« L'aspect de la Martinique est fort pittoresque ; elle sort de la mer brusquement, comme une sirène qui étend sa chevelure humide, en restant à moitié dans l'eau. »

Comte E. de La Cornillère,
La Martinique en 1842, 1843.

LE MYTHE DE L'ÎLE AUX FLEURS

« La nature qui fait tout pour la végétation dans cette Isle, semble n'avoir pas voulu l'embellir par les fleurs ; & ceux qui l'habitent s'occupent peu du soin de se procurer cet agrément¹. » L'auteur de ces propos acerbes, Jean-Baptiste Mathieu Thibault de Chanvalon, n'aurait pu nous offrir plus surprenante entrée en matière ! Le moins que l'on puisse dire, c'est que ce notable et scientifique d'origine martiniquaise, revenu sur ses terres en 1751 après un long séjour en France métropolitaine, n'avait pas une très haute opinion de son île natale et de ses habitants. Pourquoi les jugeait-il aussi sévèrement ? Par goût de la polémique ? Par désillusion ? À moins que ses critiques n'aient été tout bonnement justifiées. En effet, ce n'était pas la première fois qu'une personne éclairée s'exprimait de la sorte. Quelques décennies plus tôt, le missionnaire dominicain et botaniste Jean-Baptiste du Tertre avait déjà joué les rabat-joie en déclarant que « ces beaux jardins bordez d'arbres fruitiers et embellis de toutes les raretez et curiositez du pays sont des chimères² ». Heureusement, d'autres visiteurs, sûrement plus perspicaces que nos deux protagonistes, s'étaient chargés de les contredire. Parmi eux, le célèbre père Jean-Baptiste Labat, dont nous reparlerons plus loin. Lui, il avait visité des jardins dès son arrivée à la Martinique en 1694. Dans l'un d'eux, il avait même vu « des frangipanes blanches et rouges qui rendent une odeur très douce et très agréable ; des œillets, des tubéreuses en quantité, des figuiers », et plein d'autres trésors végétaux. Au siècle suivant, Jean-Baptiste Leblond, médecin naturaliste et contemporain de Thibault de Chanvalon, fut encore plus émerveillé que le père Labat par sa découverte de la végétation martiniquaise. Il fut particulièrement séduit par la propriété de son hôte. Remplie de plantes potagères, de fleurs et d'arbres fruitiers de toutes sortes, elle était à ses yeux une reproduction des jardins d'Épicure. N'en déplaise donc aux esprits chagrins, des jardins dignes de ce nom avaient bel et bien été créés à la Martinique dès les premiers temps de la colonisation européenne, au milieu du XVII^e siècle. Bien sûr, à cette époque-là, seule une toute petite élite pouvait s'offrir des jardins d'agrément et des plantes ornementales. Les autres habitants, bien trop préoccupés par leur subsistance, n'y

songeaient même pas. Thibault de Chanvalon, lui, prétendait que seule la recherche du profit dictait la conduite des Antillais et expliquait ainsi l'absence (ou plutôt le faible nombre) de jardins :

« Deux sortes de personnes habitent ou viennent dans ces Isles ; tous y sont appelés par des vues d'intérêt, les uns pour rétablir les biens qu'ils possèdent, les autres pour acquérir de la fortune ; tous sont bientôt dégoûtés de ce séjour. Ils ne se regardent que comme des oiseaux de passage, qui s'y reposent pour prendre des nouvelles forces, afin de repasser en France. Dans cette idée on s'occupe peu des agréments d'un pays dont on est dégoûté...³ »

L'analyse se voulait objective. Elle était surtout pessimiste et réductrice. Elle ne tenait même pas compte de la partie la plus importante de la population, formée des esclaves. Il est vrai que ces derniers ne figuraient pas sur les registres d'état civil, et la tentation de les ignorer était forte.

Par un étrange hasard, une thèse du même genre, mais plus nuancée, était soutenue au même moment par un romancier anglais, Anthony Trollope. Après avoir parcouru les Antilles du nord au sud, il était arrivé à la conclusion que les colons français étaient beaucoup plus attachés à leurs îles que les colons britanniques. Ses reproches, il les réservait à ses compatriotes qui considéraient « les colonies des Indes [occidentales] comme un logis temporaire⁴ » et ne pensaient qu'à les désertir fortune faite. Décidément, ces messieurs se montraient bien sévères à l'égard de leur propre camp !

En dépit de leurs sombres prédictions, la création de jardins s'est développée dans ces territoires ultramarins, et peut-être même plus encore dans les îles anglaises que dans les îles françaises. D'abord stimulée par l'expansion de l'économie coloniale, elle a profité par la suite de l'élévation progressive du niveau de vie de la population et s'est démocratisée. Jardins d'habitations, jardins de cases, jardins urbains publics ou privés, jardins botaniques, jardins pédagogiques, tous ont participé à l'embellissement des îles antillaises, et de la Martinique en particulier. Ces jardins ont même sûrement contribué à la naissance d'un mythe, celui de « Madinina, l'île aux fleurs ». Dans l'imaginaire collectif, l'île aurait été baptisée ainsi par les Indiens caraïbes, à l'époque précolombienne. Il n'y a aucune certitude à ce sujet, mais la formule est si séduisante. Et quelle évolution des mentalités depuis les débuts de la colonisation !

Selon une autre hypothèse, proche de la précédente, les Caraïbes auraient appelé leur île *Madiana*, qui signifie « abondance de végétaux remarquables ». Or, s'il est un point sur lequel tous les avis se rejoignent, c'est bien celui de l'exceptionnelle richesse de la nature martiniquaise.



L'écrin riche et luxuriant de la cascade du Saut Gendarme, à 500 mètres d'altitude, dans le massif des pitons du Carbet.

SURRÉALISTE

Aussi loin que remontent leurs témoignages, la puissance et l'exubérance de la végétation ont toujours fasciné les voyageurs qui abordaient la Martinique. Cette nature hors du commun leur inspirait un sentiment de respect et d'admiration, mêlé d'une certaine crainte. D'ailleurs, la population locale a, elle aussi, entretenu longtemps ce type de rapports avec elle.

Depuis la découverte de l'île par les Européens, cette flore a constitué un inépuisable sujet de dissertation. Elle a été l'objet de descriptions dithyrambiques qui mettaient souvent l'accent sur la beauté et l'extravagance de la forêt tropicale. Une forêt qui a toujours focalisé l'attention, bien plus que n'importe quel autre type de formation végétale. À l'époque précolombienne, l'île en était presque entièrement recouverte, sauf sur ses plus hauts sommets, battus par les vents et hostiles aux plantes. Mais, victime de la colonisation européenne, elle a vu son périmètre se restreindre considérablement. Si l'on excepte quelques secteurs où la mangrove a été préservée, les limites de la forêt originelle ont été repoussées, au-delà de 400 mètres d'altitude sur la côte atlantique, exposée aux alizés, et de 500 mètres sur la côte caraïbe, moins arrosée. Compte tenu de la topographie de l'île, c'est dans sa partie nord montagneuse que cette végétation boisée a le mieux résisté. Là, lorsque l'on s'éloigne de la frange littorale exploitée et urbanisée, l'impression d'une nature sauvage demeure. On pénètre dans le royaume de la forêt d'altitude, dense et humide, un milieu d'une incomparable diversité, envahi de lianes, parsemé d'élégantes fougères arborescentes, où des arbres gigantesques servent de supports à quantité de plantes épiphytes. « Dans ce microclimat de la forêt de la pluie, il y a une énergétique extraordinaire et une richesse inouïe de formes esthétiques⁵ », constatait le poète écossais Kenneth White. On comprend que cet univers fantastique ait pu, génération après génération, nourrir l'imagination des écrivains et des artistes. Et leur inspirer des sentiments parfois contradictoires. Ce « décor d'une écrasante splendeur⁶ », comme le qualifiait le géographe Eugène Revert, ne laisse personne indifférent.

Lafcadio Hearn, journaliste américain venu en reportage aux Antilles françaises à la fin du XIX^e siècle, avait été tellement impressionné par cette nature tropicale qu'il était intarissable à son sujet. La forêt qui recouvrait les montagnes à perte de vue lui semblait aussi admirable qu'effrayante. « Décrire la beauté de ces bois [...] me semble presque impossible. Pour décrire certaines formes et certaines couleurs, il faudrait créer des mots nouveaux⁷ », déclarait-il, enthousiaste. Juste avant de se lancer dans une description presque cauchemardesque de ces « grands bois » sauvages, qu'il s'était contenté d'observer de loin, se gardant bien d'y pénétrer :





Un souffle créateur

Mise en scène théâtrale au jardin de Balata.






HABITATION CÉRON

Le Prêcheur

« Que fera donc l'homme de goût [...] qui veut se faire une promenade à la porte de sa maison ? Il la fera si commode et si agréable qu'il s'y puisse plaire à toutes les heures de la journée, et pourtant si simple et si naturelle qu'il semble n'avoir rien fait. Il rassemblera l'eau, la verdure, l'ombre et la fraîcheur ; car la nature aussi rassemble toutes ces choses. »

Jean-Jacques Rousseau,
La nouvelle Héloïse, 1761.



Un ruisseau courant entre des blocs de lave :
un atout de charme pour ce parc à l'esprit très
libre, aménagé sur d'anciennes terres agricoles.

L'habitation Céron, on ne la découvre pas par hasard. Elle est loin de tout, perdue au pied de la montagne Pelée. Pour la trouver, il faut d'abord aller jusqu'au Prêcheur, bourg le plus septentrional de la côte caraïbe, puis parcourir quatre kilomètres supplémentaires en longeant le littoral, toujours en direction du nord. Plus on approche du but, moins la route est fréquentée. Et pour cause. Quelques centaines de mètres après l'entrée de l'habitation, à l'anse Coulevre, la route s'interrompt. Pour rejoindre Grand'Rivière, la localité suivante, il n'y a que deux solutions : passer par la mer ou emprunter un chemin de randonnée.

L'habitation Céron est donc l'une des plus isolées de l'île. Il n'en a pas toujours été ainsi. Autrefois, quand on circulait encore à pied, à cheval ou en canot, le trafic était beaucoup plus important entre Saint-Pierre et le secteur du Prêcheur. En effet, jusqu'en 1902, cette commune rurale approvisionnait la grande ville en poissons et autres produits frais en utilisant tous les moyens de transport existants.

Aussi étonnant que cela puisse paraître aujourd'hui, cette partie reculée de l'île était déjà occupée à l'époque précolombienne. Elle fut également l'une des premières à être colonisées par les Européens, dès le milieu du XVII^e siècle. Le relief est pourtant contraignant. Sur cette face occidentale de la Pelée, les pentes sont raides, et les zones propices à l'agriculture limitées aux fonds de vallées et à quelques replats. En contrepartie, la côte rocheuse est entrecoupée de nombreuses petites anses accostables, comme l'anse Céron, qui permettent d'accéder à l'arrière-pays. Si l'on ajoute à cela une terre particulièrement fertile, enrichie par les cendres du volcan, on comprend pourquoi les alentours du Prêcheur ont été précocement exploités et pourquoi d'importants domaines agricoles s'y sont constitués.

Les origines de l'habitation Céron remontent aux débuts de la colonisation européenne. Son nom définitif, elle l'a pris bien plus tardivement, à la fin du XIX^e siècle, suite à un ixième changement de propriétaire et après le regroupement de plusieurs concessions contiguës. Dès sa création, et pendant près de deux siècles et demi, son activité principale a été la production sucrière. Activité remplacée en 1897 par la distillerie, abandonnée à son tour une trentaine d'années plus tard. Dès le départ, la canne à sucre n'a occupé qu'une partie des terres cultivables. Le reste était consacré au cacao, au café et au manioc. La rivière Céron, qui longe le domaine actuel, et qui le traversait à une époque où il était beaucoup plus étendu (jusqu'à 300 hectares), a toujours joué un rôle très important : c'est elle qui faisait tourner le moulin et fonctionner les installations industrielles.

Prospère pendant les premières décennies de son existence, l'habitation a connu par la suite bien des déboires. Et les éruptions de la montagne Pelée de 1902 et de 1929 n'ont fait qu'aggraver ses problèmes. Si elle n'a pas été entièrement détruite, contrairement à nombre de ses semblables, ces tragiques événements l'ont affectée en la privant de communications terrestres avec le Prêcheur et, par conséquent, avec le reste de l'île. Les plantations ont aussi beaucoup souffert d'avoir été ensevelies sous un épais manteau de cendres chaudes le 8 mai 1902.

Après une longue période troublée, les années 1930 ont enfin apporté une certaine stabilité à l'habitation. Si, une fois de plus, elle a changé de maître, elle est restée durablement, cette fois, dans la même famille. Pierre de Reynal, qui en a fait l'acquisition, lui a donné une nouvelle impulsion en y introduisant la culture de la banane. Le domaine a vécu de cette activité jusqu'à la fin des années 1960. Puis, dans les années 1980, ses propriétaires ont pris une voie différente : ils se

sont lancés dans l'élevage d'écrevisses et l'accueil touristique.

Lorsque j'ai tenté de visiter pour la première fois l'habitation Céron, j'ignorais cette histoire. J'avais juste envie de découvrir un lieu dont m'avait parlé un ami installé en Guadeloupe. Il y avait passé sa petite enfance. Son père était alors gérant du domaine. Cet ami, connaissant mon goût pour la nature exubérante et sauvage, était sûr que cet endroit pour lequel il avait une affection particulière me plairait. Il m'avait aussi dit qu'il y avait là un arbre extraordinaire : le plus grand et le plus vieux *zamana* de toute la Martinique. Une célébrité ! À lui seul il méritait, paraissait-il, le déplacement.

Je suis allée au Prêcheur en 2012, trop tard malheureusement. Je savais bien que le nord de l'île avait été rudement touché par le cyclone Dean

de 2007, que l'habitation Céron n'avait pas été épargnée et qu'elle avait cessé d'accueillir des touristes. Mais, optimiste, je voulais tout de même tenter ma chance. Une porte entrouverte me permettrait peut-être d'apercevoir, même de loin, le fameux arbre. Peine perdue. De l'habitation, je n'ai rien vu ce jour-là, sauf une belle allée de cocotiers au milieu des hautes herbes. J'ai tout de même été séduite par son environnement préservé, la jolie route couverte par une voûte d'arbres, l'anse de sable noir déserte. L'atmosphère m'a semblé magique et mystérieuse. Savoir que la montagne Pelée était là, tout près, mais qu'elle demeurait invisible renforçait encore cette impression.

Joli prélude à la visite du domaine, un étang à la lisière d'une forêt de vieux arbres fruitiers. En plus de jouer un rôle ornemental, il sert de bassin d'élevage d'écrevisses.



Quand je suis revenue à la Martinique trois ans après, l'habitation Céron avait, par miracle, rouvert ses portes. C'est Marie-Françoise, la jardinière passionnée de l'habitation Beauséjour, qui m'a appris la bonne nouvelle. Elle œuvrait d'ailleurs dans les deux propriétés. Amie de Laurence Marraud des Grottes, qui avait repris courageusement les commandes de l'habitation Céron, elle l'aidait à réaménager et à embellir le parc. J'étais impatiente de voir le résultat de leur travail.

J'ai repris la route du Prêcheur par une matinée ensoleillée de la fin du mois d'avril, à cheval sur les périodes de carême et d'hivernage. Les arbres à feuillage caduc, nombreux sur la frange littorale, reprenaient des couleurs. Les ombres étaient légères, et toutes sortes de nuances de vert venaient enrichir la végétation. Un vrai printemps tropical ! Je ne pouvais rêver de meilleures conditions pour visiter l'habitation Céron.

Plusieurs mois se sont écoulés et je me remémore avec bonheur les heures passées dans ce lieu exceptionnel. Je me souviens qu'à peine entrée dans la propriété, j'ai été fascinée par le spectacle qui se déroulait sous mes yeux. Il y avait là, illuminé

par la lumière matinale, un bel étang sur lequel flottaient des bancs de plantes aquatiques. Il était bordé par une forêt touffue qui s'y reflétait et lui donnait une teinte verte. Malgré son apparence très sauvage, on voyait immédiatement que cette dernière n'était pas naturelle. Les gros manguiers, les arbres à pain et autres arbres exotiques qui la constituaient n'étaient pas arrivés là tout seuls. Mais ils se fondaient complètement dans le décor. À l'inverse d'un fier et solitaire baobab, solidement installé à quelques pas de là.

Le chemin qu'il fallait emprunter, après avoir laissé la voiture près de l'étang, montait doucement vers un groupe de maisonnettes sagement alignées. Ces constructions basses, de pierre et de bois, recouvertes de palmes, étaient en fait d'anciennes cases d'esclaves qui avaient trouvé une nouvelle vocation : elles avaient été reconverties en pavillons d'accueil, boutique et restaurant. Le circuit de découverte du domaine démarrait au niveau de cette « rue cases-nègres » et traversait un bois. Les plantes y jouissaient d'une telle liberté que j'avais presque le sentiment d'être en pleine nature. Pourtant, la grande majorité d'entre elles avaient bel et bien un caractère utilitaire.



De charmants pavillons d'accueil à la place de l'ancienne « rue cases-nègres ».



Une usine et des dépendances en ruine, petite cité fantôme sur laquelle veille la maison de maître.

On trouvait là d'immenses arbres fruitiers, de frêles papayers, des cocotiers, des caféiers... À leur pied, de grosses touffes d'*Alocasia macrorrhiza*. Cette belle exotique à grandes feuilles en forme d'oreilles d'éléphant avait profité de l'humidité ambiante et de quelques trouées ensoleillées pour se multiplier. Il y avait encore ce gros figuier maudit, un peu amoché par les cyclones successifs, mais toujours vaillant et menaçant, occupé à dévorer un pauvre arbre à pain.

Après avoir parcouru quelques dizaines de mètres en sous-bois, j'ai enfin vu apparaître les bâtiments de l'habitation. Leur accès était malheureusement condamné. Des travaux de restauration étaient prévus, ou déjà en cours. Mais, même à distance, on pouvait se faire une idée de l'organisation des lieux. Le chemin forestier que je venais de suivre se prolongeait par une voie pavée, bordée de part et d'autre d'édifices en ruine, vestiges de l'ancienne sucrerie ou dépendances désaffectées. Juchée sur une terrasse, la maison de maître, elle, parfaitement entretenue, régnait sur cette petite cité fantôme toute grise. Je savais que cette demeure était précédée de deux vastes bassins-réservoirs. Mais de l'endroit où je me trouvais, on ne les voyait pas. Tout juste devinait-on, à travers un rideau de cordylines rouges, à côté du vieil escalier de pierre qui menait au niveau supérieur, une petite cascade qui s'en échappait.

Le circuit de la visite contournait les anciens bâtiments industriels par la droite, longeait un petit cours d'eau et l'enjambait un peu plus loin. Le parc proprement dit se trouvait là, légèrement en contrebas, au pied des murailles. Un parc merveilleux, égayé par la présence de ruisseaux (alimentés par le trop-plein du canal d'amenée d'eau de l'habitation) et d'une mare. Entre les blocs de lave dispersés sur le terrain poussaient toutes sortes de plantes ornementales à fleurs ou à feuillage coloré. Et il y avait surtout des arbres



La petite mare sans prétention, les vieux arbres protecteurs et la proximité de la forêt entretiennent une atmosphère fraîche et apaisante.

extraordinaires, aux ramures gigantesques, qui projetaient leur ombre sur le gazon. Ils étaient si grands que les cocotiers et autres palmiers paraissaient lilliputiens à leurs côtés. Les plus majestueux de ces arbres étaient des arbres à pluie (*Samanea saman*), les fameux *zamanas*. Il y en avait plusieurs, parmi lesquels celui dont on m'avait vanté les qualités, l'arbre emblématique de l'habitation Céron. En véritable vedette, il se faisait désirer. J'ai fini par le découvrir tout au fond du parc, à la lisière de la forêt. Impressionnant, il l'était vraiment, surtout par l'étendue de son houppier. Pas loin d'un hectare ! De quoi perdre toute notion d'échelle. Cet arbre très âgé était certainement l'un des tout premiers *Samanea saman* introduits à la Martinique à la fin du XVIII^e siècle, et peut-être même un peu avant. Il pouvait donc avoir près de deux siècles et demi. À l'époque où ils ont été plantés, lui et ses congénères, les propriétaires du domaine ne songeaient pas encore à agrémenter les abords de leur demeure. Leurs préoccupations étaient purement économiques. Ils avaient choisi les *Samanea saman* pour ombrager leurs plantations de caféiers ou de cacaoyers. Le parc dans lequel je me trouvais avait donc été aménagé sur d'anciennes terres agricoles. Ses concepteurs avaient tiré parti de l'existant et avaient habilement mis en scène les éléments témoignant du passé de l'habitation. En procédant par petites touches discrètes, en respectant l'âme du lieu.



L'impressionnante silhouette d'un *zamana* (*Samanea saman*) plus que bicentenaire. Cet arbre exceptionnel, d'une envergure de près d'un hectare, emblème de l'habitation Céron, est l'un des tout premiers sujets de cette espèce à avoir été introduits à la Martinique. Il a encore accru sa notoriété en 2016, en obtenant le prix du public lors du concours national « L'arbre de l'année ».



En haut :

En cette période transitoire entre carême et hivernage, le feuillage du vieux *zamana* commence tout juste à se reconstituer et laisse encore passer les rayons du soleil. Le jardin ressemble à un immense théâtre d'ombres chinoises.

En bas :

Un géant aux bras accueillants.



Ajoutées par-ci, par-là, au gré de l'inspiration, les plantes ornementales apportent une touche de gaieté au parc.

Bien à l'abri sur sa citadelle, la maison de maître préserve son intimité tout en profitant du spectacle du jardin.



La visite n'était pas terminée. Elle se poursuivait au-delà de la partie domestiquée, dans un secteur où la forêt avait conservé, ou plutôt repris, ses droits. Un sentier rejoignait les rives de la rivière Céron avant de s'enfoncer dans un inextricable fouillis végétal entretenu par l'humidité ambiante. Alors que dans le parc les arbres avaient toute latitude pour se développer harmonieusement, ici, à force d'être comprimés et de devoir chercher la lumière en altitude, ils étaient devenus, pour la plupart, filiformes. Le contraste entre les deux milieux était saisissant. Seul un vieux fromager, muni d'impressionnants contreforts, semblait insensible à la promiscuité. Il régnait sans partage sur ce petit bout de forêt. Certainement avait-il lui aussi, par le passé, servi d'ombrière aux cacaoyers.



Course vers la lumière dans la partie forestière du parc.

En ressortant du sombre sous-bois, le parc m'est apparu encore plus gai et plus éclatant que quelques instants auparavant. Et cette fois, plus que le vieux *zamana*, c'est la maison de maître qui a attiré mon attention. Une belle case créole bâtie sur une citadelle, ombragée par d'immenses manguiers et letchis, dont la terrasse arrière se prolongeait par un vieux verger. Vue sous cet angle, si bien intégrée dans ce cadre pittoresque et bucolique, elle avait l'air d'une paisible demeure de villégiature. On voyait bien qu'elle était relativement récente. Mais qui se serait douté qu'elle avait connu une histoire agitée et qu'il avait fallu la reconstruire après les dégâts causés par l'éruption de la montagne Pelée en 1902 ? Côté parc, l'atmosphère était tellement sereine...

Avec son tronc épais, avec ses contreforts rampant à la manière des serpents, ce solide fromager (*Ceiba pentandra*) tient ses rivaux à distance et s'impose comme le roi de la forêt.

